

6^e Année. — N° 227.

Le numéro : 40 centimes.



20 Février 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Colonel Rollet
DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Abonnement p^r la France: 20Fr.

Abonnement p^r l'Etranger: 30Fr.

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Fo954



VII

Or Montal et Suzanne Carbon avaient décidé de retourner ensemble au kraton avant qu'on y envoyât les troupes de renfort. Aussi, dès le lendemain à l'aube, ayant filé à l'anglaise, ils se retrouvaient avec leurs deux mules sur la route du bois de cèdres. Montal, cette fois, était armé jusqu'aux dents, car il ne se dissimulait pas qu'il pouvait y avoir des dangers à courir. Ils avaient à peine franchi la vieille citadelle qu'un péril des plus imprévis et des plus terrifiants se dressa devant eux.

Une silhouette imposante et redoutable se profilait tout au bout du sentier qu'ils suivaient à travers le bois aux pagodes. Elle s'avancait en rauquant avec fureur et Montal la reconnut immédiatement, car elle était suivie à quelque distance d'une autre silhouette animale appuyée sur un bâton. C'était la lionne et l'orang noctambules qu'il pensait avoir enfermés dans une des écuries du kraton.

— Seulement, songea Montal, hier cette lionne était repue sans doute, et en outre épouvantée par la tornade, tandis qu'il fait grand jour à présent et elle a faim.

La lionne s'arrêta pour regarder venir à elle les deux cavaliers et sa queue ondoyante témoignait de son état d'âme...

Sans mot dire, Montal arrêtait par les rênes les deux mules qui se cabraient de peur. Alors elle recommença d'avancer en rugissant de plus belle.

En dépit de tout son courage Suzanne pâlit et regarda son compagnon comme pour lui demander avis.

A ce moment, l'orang bondit en avant en exécutant avec son gourdin une série de moulinets vertigineux.

La lionne s'arrêta à une vingtaine de mètres environ du groupe et se coucha sur le sol, la tête haute, un rictus de contrariété aux babines. L'orang cessa de jongler avec son bâton, marcha sur elle en gambadant, puis s'accroupit devant la tête massive, son front touchant presque le museau entr'ouvert de la lionne. Un formidable coup de langue lui torcha la face. Il se releva aussitôt et, le bâton haut, mi-jovial, mi-bourru, fit ranger l'énorme fauve sur le bord de la route.

— Une paire d'amis, risqua Montal, et qui se comprennent sans l'intervention d'aucun langage. Nous pouvons passer maintenant.

Et ils se remirent en marche, Montal tenant ses armes prêtes toutefois et surveillant du regard la lionne qu'il doublait à cinq mètres de distance.

L'orang, lui, finissait par rejoindre les mules et, trottant près d'elles, adressait à Suzanne toute une mimique sympathique.

— Je crois que nous pouvons nous fier à lui, dit Montal, il est bien dressé et il nous veut du bien parce que je l'ai sauvé du cyclone hier.

Suzanne caressa la tête du singe. Elle lui venait presque aux genoux et le regard que l'animal levait vers elle était plein d'une douceur déférente et soumise.

— Peut-être, dit-elle, a-t-il vécu auprès de mon père qui adorait les animaux et le connaît-il. En ce cas il nous servira de guide.

Montal ne répondit pas. Ayant tourné la tête, il venait d'apercevoir la lionne qui se remettait à leur poursuite, se faufilant parmi les arbres de la lisière. Son front se rembrunit : décidément la bête devait être très affamée.

On arrivait à la pagode fatidique.

— Pour les nerfs de Suzanne, songea-t-il, la situation ne peut durer.

Et se tournant vers la jeune fille :

— J'aurais voulu m'arrêter ici pour explorer

Voir les numéros 220, 221, 222, 223, 224, 225 et 226 du *Pays de France*.

encore une fois cette pagode qui ne nous a certes pas livré son dernier secret, mais j'entends avant tout vous mettre en sécurité. Non, non, ne protestez pas, je suis irréductible cette fois. Un bon petit galop de deux minutes et nous serons au palais... et tant pis pour la lionne si elle insiste...

Force fut à Suzanne d'obtempérer. Ils piquèrent des deux et, servis par la propre angoisse des mules dont la crinière se hérissait de terreur, ils franchirent en quelques bonds forcenés la courte distance qui les séparait du palais indigène. L'orang qui avait eu de la peine à les suivre arrivait bon dernier, essoufflé, geignant, ahuri. Montal fit gravir aux mules les marches du péristyle et les introduisit en compagnie du singe dans le vestibule dont il referma la porte.

— On n'aurait pas eu le temps de les mettre à l'écurie, expliqua-t-il à Suzanne surprise de cette manœuvre ; voyez.

Par une meurtrière percée sous le porche elle vit, près de la lionne, assis au bas des marches, un lion de taille gigantesque qui en griffait le granit et regardait le portail hermétique d'un air féroce décuplé.

Une idée enfin jaillissait dans le chaos d'alternatives plus ou moins chimériques examinées par Montal : attirer les lions vers les étables où demeurait un reliquat de bêtes à cornes et que fermaient des portes massives bardées de fer que les fauves avaient sans doute renoncé à briser, les attirer là et les y enfermer.

Encore fallait-il, pour éviter tout danger, réussir à ouvrir ces portes sans donner l'éveil aux lions.

— Que faire ? murmura Suzanne profondément abattue, mais qui n'osait plus réclamer directement l'intervention de Montal, lui ayant

c'est-à-dire que j'ai trouvé un moyen de nous débarrasser du couple gênant qui continue de miauler là dehors. Je vais ouvrir discrètement celle des étables où il est resté du monde, j'en demande pardon d'avance aux pauvres bêtes qu'elle abrite... et quand ces affamés y seront rentrés je refermerai la porte sur eux.

— Mais vous n'y songez pas... vous exposer à un pareil danger !

— Aucun danger... et je ne vous demande que cinq minutes... ; nous pourrons alors reprendre le cours de nos explorations.

— Non, non, je... n'approuve pas ce moyen-là, je refuse...

Et le regard que Suzanne attachait sur Montal était chargé d'un aveu si bouleversant pour lui que, pour la première fois depuis qu'ils étaient seuls ensemble, il se sentit pâlir.

— Mademoiselle, dit-il, la voix sombrée à un timbre qu'il essayait en vain d'affermir et de teinter d'un peu de gouaillerie, je vous supplie de ne pas me contraindre à vous désobéir.

Et comme il s'éloignait, il ne vit pas le geste suppliant de Suzanne, mais il entendit sa bouche murmurer comme un appel défaillant : « Lucien ! Lucien ! »

Fanfare magique qui renseigne enfin Montal sur le secret de ce cher petit cœur de femme, mais qui lui donne précisément le courage de ne pas se retourner, car il n'ose en croire ses oreilles et pense devoir, par humilité, faire semblant de n'avoir pas entendu.

Blême et sans force, Suzanne s'était laissé choir sur un des divans du vestibule, tandis que l'orang, de plus en plus perplexe, prenait une figure d'enterrement.

Les lions tout à coup cessèrent de rugir. Suzanne se leva d'un brusque sursaut pour les regarder par la meurtrière et se rendre compte de ce qu'ils faisaient. Les deux têtes étaient orientées vers l'autre extrémité de l'édifice où un bruit venait d'attirer leur attention.

Ce bruit, Suzanne l'entendait maintenant aussi, c'étaient des coups de marteau brefs et violents, fer contre fer, puis un grincement long et encore des coups de marteau.

— Il essaie d'ouvrir la porte des étables, pensa Suzanne, et ça ne va pas.

Un cri d'effroi s'étrangla dans sa gorge. Allongés sur le sol jusqu'alors dans une pause de guet relativement placide, les fauves venaient de se dresser sur leurs quatre membres en frémissant. Des bâlements et des mugissements s'élevaient là-bas. Soudain, s'enlevant d'un même élan qu'on eût dit concerté, ils disparaissent avec des bonds frénétiques.

Figée d'horreur, les deux mains crispées sur sa gorge, Suzanne voulut appeler, s'élançer au secours de celui qui allait périr misérablement là-bas sous les griffes de ces bêtes féroces.

Une salve de coups de feu grêles la cloua sur place.

Un silence atroce de quelques secondes, puis des rugissements de victoire.

Suzanne vit son infortuné compagnon ignominieusement déchiqueté par les mufles de proie.

— Lucien ! jeta-t-elle comme une plainte mourante aux échos du palais vide.

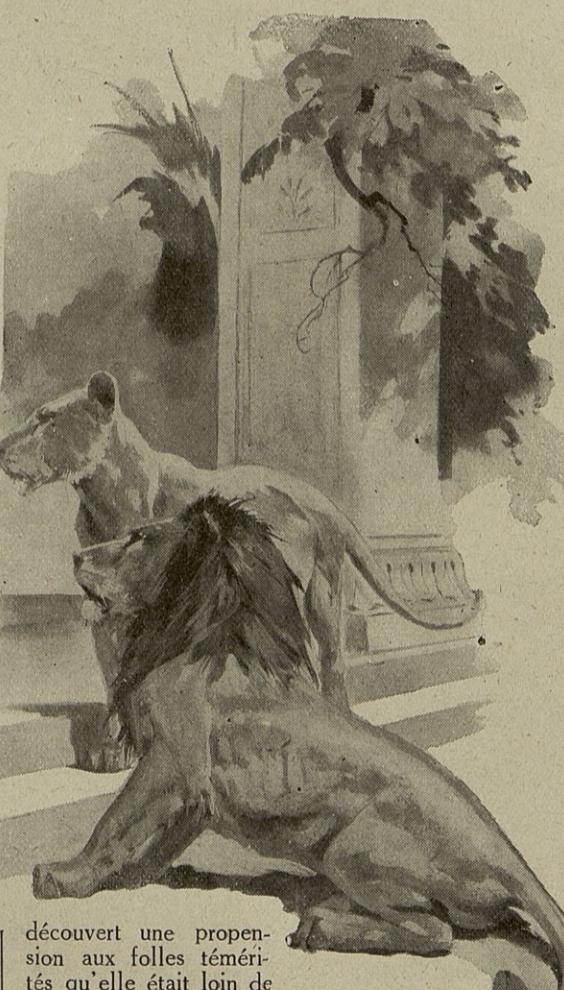
Et elle roula inanimée sur le divan où tantôt elle s'était assise.

L'orang avait répondu par un glouissement irrité, menaçant, au rugissement triomphal des lions. Il ne savait cependant quel parti prendre et courait irrésolu d'une porte à une autre. Quand il vit Suzanne s'écrouler, il fit le geste de s'élançer à son secours ; mais il s'arrêta, tressaillant de surprise, la face tournée vers la porte par laquelle était sorti Montal et qu'il avait laissée entr'ouverte.

Il avait entendu des pas très légers derrière cette porte. Brusquement elle s'entre-bâilla davantage et un nouveau personnage fit irruption dans le vestibule : un chien.

Le poil long et frisé, de couleur gris ardoise, la face hirsute, les oreilles tombantes, un faux air de barbet matiné de sloughi, tel était cet intrus aux allures douces et polies. Il devait connaître l'orang, car si peu expansif qu'il parût de sa nature, il s'approcha du singe timidement, en frétillant de la queue, un panache superbe, grisâtre.

(A suivre.)



découvert une propension aux folles témérités qu'elle était loin de vouloir encourager.

— Tiens, et la cave ! fit tout à coup le jeune homme comme se parlant à lui-même, je ne l'ai pas inspectée à fond l'autre soir... Qui sait s'il ne s'y trouve pas une sortie débouchant du côté des communs ?

Il avait prononcé les derniers mots tout haut.

— Je ne comprends pas, dit Suzanne.

Le singe lui non plus ne comprenait pas, car il s'était assis sur son derrière et les regardait tous deux d'un air soucieux et intrigué.

— Une seconde, Mademoiselle, je descends à la cave et je remonte.

Et Montal remonta, en effet, presqu'aussitôt après être descendu.

— Nous sommes sauvés, fit-il en souriant,

URODONAL

rajeunit l'organisme

Recommandé par le Professeur LANCEREAUX, ancien Président de l'Académie de Médecine, dans son TRAITÉ DE LA GOUTTE

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).



L'URODONAL
est au rhumatisme ce que la quinine est à la fièvre, la Vamianine à l'avarie.

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine (19 n. 1908); Académie des Sciences (14 déc. 1908).

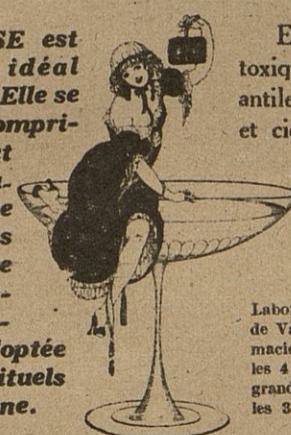
Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 8 fr.; les 3, fraco, 23 fr. 25.

C'est l'aube d'une seconde jeunesse, triomphante et joyeuse que vous voyez dans le flacon d'URODONAL, votre sauveur, ainsi que dans un miroir magique. Ayez confiance en lui : vous en verrez aussitôt les heureux résultats.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Laboratoire de l'Urodonal, 2, r. de Valenciennes et toutes pharmacies. La boîte, franco, 5 fr. 30; les 4 boîtes, franco, 20 francs. La grande boîte, franco, 7 fr. 20; les 3 boîtes, franco, 20 francs.

FANDORINE

et les maladies de la femme

80 % des Femmes ne sont pas satisfaites de leur santé !

Fibromes
Tumeurs
Hémorragies
Métrites
Irregularités
Neurasthénie
Migraines



Je ne suis plus nerveuse et je n'ai plus de migraines depuis que je fais ma cure mensuelle de Fandorine.

La FANDORINE régularise la circulation sanguine. Cette rééducation donne également des résultats parfaits dans les troubles et retards, causes de tant de maladies.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon de FANDORINE, franco, 11 francs. Flacon d'essai, 5,90.

Globéol

donne de la force

Convalescence

Neurasthénie

Tuberculose

Anémie

Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.



Reminéralise les tissus.

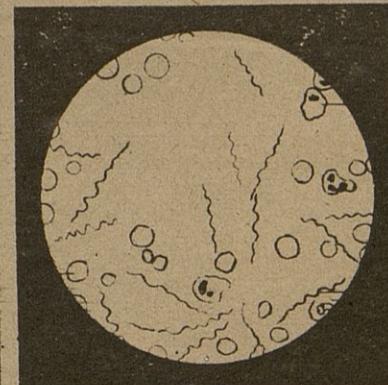
L'OPINION MÉDICALE

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTAICO, à Bari.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3 flacons, franco, 20 francs.

VAMIANINE



Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Avarie, Tabes
Psoriasis, Eczéma
Acné, Ulcères

Goutte de sang contenant les tréponèmes, agents de la syphilis, qui disparaissent avec une cure de VAMIANINE.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 11 francs.

Pagéol

répare la vessie

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Evite toute complication



« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites. »

L'OPINION MÉDICALE :
« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

D^r Joseph SIMONI,
Médecin-Major, Hôpital militaire d'Ancone.

Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs.

LAPOCHETTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix d'une valeur de..

50.000 fr.

0 0 0 0 0

Nous rappelons à nos lecteurs que les numéros des pochettes attribuées n'existent plus ; nous leur recommandons, en conséquence, de ne plus les demander.

Les bénéficiaires des pochettes doivent, quand ils réclament leur prix, joindre à leur lettre le bon placé dans la pochette, ainsi que l'enveloppe numérotée ; ces pièces justificatives sont absolument nécessaires pour le retrait du prix attribué.

Ils doivent nous envoyer également les frais d'expédition de leur prix.

Voici l'énumération des prix, en regard desquels se trouve la somme due pour les frais d'envoi :

PRIX EN ESPÈCES : Frais de mandat correspondant au montant du prix.

Montres	0.40	Services aluminium	0.40
Colliers de perles	0.40	Gobelets	0.40
Bagues	0.40	Fume-cigares et cigarettes	0.25
Jumelles	0.50	Appareils photographiques	1.00
Porte-plume réservoirs	0.40	Fusils	1.30
Blouses lingerie	0.40	Stylographe	0.40
Vases Méran	1.00	Porte-crayon argent	0.25
Morceaux de musique	0.40	Pots à fleurs	0.70
Boîtes dentifrice	1.25	Boîtes parfumerie	1.25
Colis ménage	1.25	Trousse rasoir	1.25
Rasoirs mécaniques	0.40	Flacons de parfumerie	0.50
Nécessaires chaussures	0.70	Jeux	1.35

AVIS IMPORTANT. - Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de TRENTE JOURS à dater de la publication des résultats seront déchus de leurs droits.



N'est-il pas juste que dans chaque foyer qu'il a contribué à sauver de la ruine et de la honte de la défaite soit placée l'image de celui qui, par sa claire vision et son énergie, a aidé à vaincre les Allemands?

Beaucoup ont eu cette idée et le statuaire Auguste Maillard a exécuté, pour l'Etat et le département de la Seine, le

BUSTE DU MARÉCHAL FOCH

C'est la copie demi-grandeur de cette œuvre d'art que le « Pays de France » met en vente dans ses bureaux, 6, boulevard Poissonnière, au prix de 15 francs.

Franco à domicile : A Paris, 18 fr. 50. — Dans les départements, 19 fr. 50.

PAYABLES EN MANDAT-POSTE ADRESSÉ À M. L'ADMINISTRATEUR DU PAYS DE FRANCE, 6, BOULEVARD POISSONNIÈRE, PARIS.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 6 au 13 Février



LA Conférence de la Paix a entendu cette semaine l'exposé des revendications territoriales de la Belgique. Elles embrassent les territoires, attribués sans raison en 1830 aux Pays-Bas, de la rive gauche de l'embouchure de l'Escaut ; la partie du Limbourg dit hollandais, formant coin entre le Limbourg belge et la Prusse ; le Luxembourg, qui ne demande qu'à redevenir belge, et quelques parcelles de l'ancienne Belgique incorporées en 1815 à la Prusse rhénane. Ces revendications, parfaitement justifiées d'ailleurs par une foule de raisons, ont retenu la bienveillante attention de la Conférence.

L'émir Feysal réclame la constitution d'une vaste confédération qui engloberait tous les peuples de langue arabe depuis la ligne Alexandrette-Diarbékir jusqu'à l'Océan Indien, et dont le royaume du Hedjaz, protégé de l'Angleterre, aurait la suzeraineté. Cette conception a le tort de comprendre des pays tels que la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, qui semblent promis à d'autres destinées, notamment la Syrie qui est incontestablement attachée à la France par ses sentiments, ses traditions et sa culture. La Conférence se demandera encore, sans doute, si ce ne serait pas ouvrir une ère de discorde dans la Péninsule, que d'imposer la suzeraineté d'un prince sunnite à l'Omân, qui est karedjite, et au Nedjed, qui est wahabite.

Une commission interalliée de personnalités choisies par la Conférence de la Paix a, sous le nom de commission de la Société des Nations, été chargée par la Conférence d'étudier et de mettre au point toutes les questions que pose la réalisation du grand projet dont le président Wilson est le promoteur et l'avocat dévoué.

Le Comité de guerre interallié a eu à s'occuper du renouvellement de l'armistice qui venait à expiration le 17 février. Le mauvais vouloir que les autorités allemandes montrent depuis quelques semaines dans l'exécution des conditions acceptées par nos ennemis le 11 novembre, le ton arrogant que reprennent les Boches dans leurs discours, les menaces sous-entendues que nous adressent leurs journaux, le réveil apparent de l'instinct impérialiste en Allemagne ont imposé aux représentants des alliés le devoir de ne prolonger de nouveau l'armistice qu'en prenant de nouvelles sûretés, et de telle sorte qu'il puisse être rompu par ceux qui l'accordent, s'il apparaît que les Boches en profitent — comme des indices le feraien supposer — pour préparer le sabotage de la paix. Le renouvellement imposera donc le désarmement complet de l'ennemi.

L'Assemblée constituante allemande s'est ouverte à Weimar le 6 février. Le gouvernement provisoire lui a remis ses pouvoirs et Ebert a été élu, par 277 voix sur 379, « président de l'Etat allemand ». Ainsi que l'a constaté dans une allocution le président de l'Assemblée après la proclamation du scrutin, c'est la première fois que « l'empire a un chef qui, suivant la manière dont il a été nommé, a le droit de parler et d'agir au nom du peuple allemand ». Le nouveau chef du peuple élu venait précisément, dans son discours d'ouverture de la Constituante, d'indiquer les sentiments dont il est animé à l'égard des alliés :

« La guerre ne nous a pas épisés seuls, mais aussi nos adversaires et ce sentiment d'épuisement de nos adversaires a introduit l'idée de spoliation dans l'idée de paix. Cette politique de vengeance et de violence réclame la plus énergique condamnation. »

Ces paroles, qui avaient eu l'approbation générale de l'Assemblée, sont caractéristiques de l'état d'esprit des Boches, qui se révèle aussi dans de nombreux articles de journaux, dans des interviews et jusque dans l'attitude des gens envers les alliés en quelques pays occupés. D'abord abattus par la défaite, puis déconcertés par la révolution, la tourmente passée, ils se ressaisissent et se retrouvent unis pour décliner les responsabilités de la guerre et se soustraire au châtiment que, du kaiser au simple soldat, ils ont tous mérité.

Les troubles, que l'on croyait apaisés, ont recommencé ; on a annoncé, dès le 8, que les spartakistes avaient mis le feu à Hambourg où, le 11, était proclamé l'état de siège. Kiel était aussi en état de siège et de défense contre toute tentative de leur part ; Berlin avait vu se rallumer l'émeute et la troupe avait dû, à plusieurs reprises, tirer sur le peuple. Lübeck, Cuxhaven, Dusseldorf étaient encore, le 12, des foyers d'une vive agitation.

Les bolcheviks, qui ne se trouvaient pas invités assez protocolairement à la Conférence de Prinkipo, à laquelle ils feignaient de ne pas tenir

beaucoup à se rendre, ont changé d'avis en acquérant la certitude que les autres gouvernements qui exercent le pouvoir en Russie refusaient de se rencontrer avec eux aux îles des Princes. Ils ont donc fait savoir qu'ils iraient au rendez-vous ; ils ont désigné leurs délégués, qui seraient Lounatcharsky, Tchitcherine et probablement Trotsky. Ils seraient disposés à faire aux alliés des concessions étendues si ceux-ci voulaient reconnaître leurs prétentions. Mais ils n'annoncent point l'intention de cesser leurs attaques contre la Pologne et les nouveaux Etats non bolcheviks, ce qui est la condition formelle de leur admission à l'entrevue projetée. D'autre part, si la Conférence les convoque à Prinkipo, c'est pour les entendre contradictoirement avec les représentants des Etats qui se sont nouvellement créés en Russie et se sont donné un statut régulier, afin de pouvoir les départager. Ces derniers refusant toute conversation avec le gouvernement des Soviets, le rendez-vous à Prinkipo devient sans objet.

En Pologne, la situation intérieure se consolide : les élections générales se sont passées dans le plus grand calme et ont donné une imposante majorité au gouvernement de M. Paderewski. Les hostilités entre Polonais et Allemands se sont poursuivies jusque vers le 10 février, date à laquelle elles auraient cessé, sur l'injonction formelle de la Conférence de la Paix. Le différend qui avait mis aux prises les Polonais et les Tchéco-Slovaques n'est pas encore réglé ; mais, en vertu d'un accord provisoire, ils ne se battent plus. La Conférence arbitrera leurs prétentions réciproques à la possession du district de Teschen, en Silésie. Les uns et les autres prétendent avoir la majorité dans ce territoire de 1.500 kilomètres carrés, qui est peuplé d'environ 270.000 habitants tchèques et polonais. Le district est riche en gisements houillers, ce qui le rend encore plus intéressant pour les deux nations qui s'en disputent la possession. Une commission interalliée, nommée par la Conférence, est allée faire sur place l'enquête qu'appelle la situation.

Le premier voyage d'aérobus Paris-Londres a été exécuté avec un plein succès le 8 février par l'avion géant Goliath. Le trajet Toussus-le-Noble, près de Paris, à Londres et retour a été couvert dans la même journée : l'avion a mis deux heures quarante minutes à l'aller et trois heures trente minutes au retour. Il y avait à bord quatorze personnes, dont douze passagers militaires avec chacun 10 kilos de bagages. A signaler aussi, le 10, le premier voyage en aérobus Paris-Bruxelles.



LE DISTRICT DE TESCHEN, EN SILESIE.

NOTRE COUVERTURE

LE COLONEL ROLLET DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Le nom du colonel Rollet est inséparable de l'admirable épope de la Légion étrangère, ce corps merveilleux dont le plus bel éloge que l'on en puisse faire est que, par sa brillante conduite, par sa discipline, son esprit de sacrifice, il avait, longtemps déjà avant la guerre, mérité la jalousie et la haine des Allemands.

La Légion étrangère fut, avec le 152^e d'infanterie, la première à recevoir la fourragère jaune et verte en 1917 ; c'est pour elle, et parce qu'on ne savait plus quelle récompense lui donner, que fut créée la fourragère rouge. En 1915, à Carenny et à Souchez, à l'ouvrage de Wagram et à la butte de Souain, puis à la ferme de Navarin ; en 1916, à Belloy-en-Santerre, puis à Moronvilliers et au village d'Aubérive, la Légion a conquis une à une les palmes qui décorent son drapeau.

C'est depuis que le colonel Rollet est à sa tête que la Légion a reçu la croix de la Légion d'honneur. Le décret du 4 décembre 1917, qui conférait à son drapeau la suprême distinction, rappelait que ce régiment « à Verdun, sous les ordres du lieutenant-colonel Rollet, a enlevé le village de Cumières et son bois avec une telle fougue qu'il a dépassé l'objectif final qui lui était assigné. S'est ensuite rendu maître de la cote de l'Oie et de Régneville ».

Le colonel Rollet a fait la plus grande partie de sa carrière dans ce corps d'élite ; il est né le 20 décembre 1875 à Auxerre. Entré à Saint-Cyr en 1894, il était capitaine en 1909 ; la guerre le trouva dans ce grade ; en février 1915, il était promu commandant, et lieutenant-colonel en octobre de la même année. Il est officier de la Légion d'honneur depuis mai 1916.

LE CHAPITRE DU CAFÉ

Les interminables queues qui ondulent au gré des lignes capricieuses des artères parisiennes, devant des volets clos où l'on a apposé le traditionnel et prometteur écrivain : « Il y aura du café de 5 à 6 heures », ne sont pas chose nouvelle pour qui a vu, avant la chute de l'Empire, à la porte des théâtres ou des expositions, des théories d'amateurs bravant le temps et les crampes.

Enfin ceux qui ont passé l'année terrible à Paris circulent indifférents, blasés, comme devant un spectacle renouvelé qui fait partie des visions quotidiennes...

D'ailleurs, la « queue », si l'on en croit les caricatures de Daumier et les chroniques du *Charivari*, est dans nos mœurs, et c'est dans ce dernier journal que nous avons lu qu'à la première de la *Reine Margot*, c'est-à-dire en février 1847, le public parisien avait fait la queue pendant vingt-quatre heures.

« Heureusement, dit le chroniqueur anonyme, que le temps était clément. »

La station que l'on s'impose devant la boutique du marchand de café prouve que cette liqueur si chère... a conquise définitivement le droit de cité.

Le café ne fut pas toujours aussi estimé de nos compatriotes ; il eut, suivant l'expression de Dickens, des *hard times*, des temps difficiles. Sa première apparition à Paris date de 1672, au moment où un Arménien du nom de Pascal ouvrit à la foire Saint-Germain une boutique de café pareille à celles qu'il avait vues à Constantinople.

A cette foire où se rencontraient les marchands du monde entier, Pascal faisait circuler des garçons, Levantins pour la plupart, qui, suivant Legrand d'Aussy, étaient ceint d'une serviette blanche et portaient devant eux un éventaire de fer-blanc contenant tous les ustensiles propres à faire le café.

Leur succès fut médiocre et l'on se portait vers le théâtre de Brioche ou d'Audinot sans paraître les remarquer.

Cependant quelques boutiquiers essayèrent de triompher de l'indifférence ou des préventions du public... Mais il était réservé au grand Procope, le Napoléon des cafés et du café, de réussir là où les autres avaient échoué. Le premier café Procope s'installa rue de Tournon ; le second, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, vis-à-vis de la Comédie-Française.

La vente du café prit des proportions inquiétantes ; les amateurs devinrent si nombreux qu'il fallut les réunir en Communauté et leur donner des statuts.

Les femmes de qualité donnèrent le la, si bien qu'on peut lire dans le *Dictionnaire du commerce de 1774* : « Les dames de la première qualité font très souvent arrêter leurs carrosses aux boutiques des cafés les plus fameux où on leur en sert à la porte sur des soucoupes d'argent. »

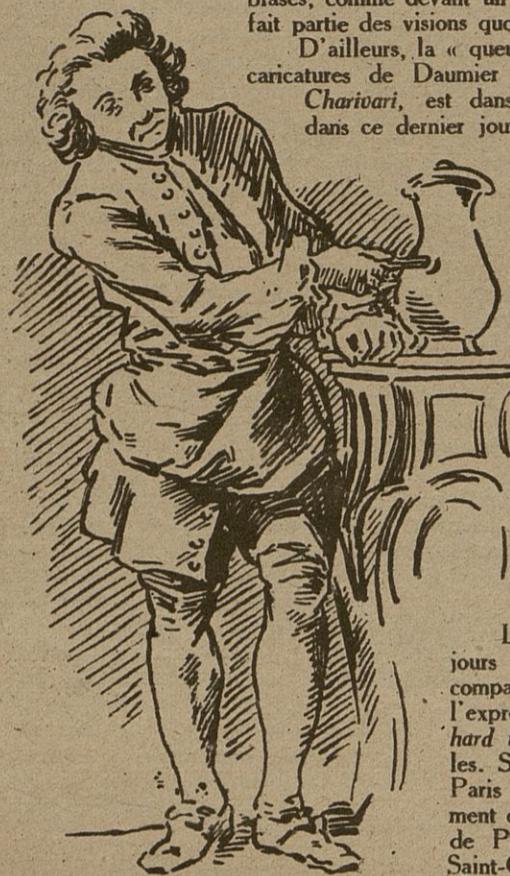
Quelques limonadiers, marchands de café sont restés célèbres : Baptiste, rue de la Comédie-Française, recevait les Anglais amateurs ; Bourcette, rue Croix-des-Petits-Champs, faisait du café exquis, tandis que sa femme, poète de grand talent, rimait pour des têtes couronnées ; Bourgella, port Saint-Paul, fournissait le café aux gens qui arrivaient à Paris par le coche d'eau ; les Lyonnais et les Tourangeaux prenaient leur café chez Douine, rue Saint-Honoré ; les joueurs d'échecs chez Rey qui daignait servir aussi les « amateurs d'opéra ».

N'oublions pas le café Charpentier qui s'était installé quai de l'Ecole, à côté du célèbre Maunoury, dont la maison avait été ouverte sous Henri II.

Maunoury devait sa réputation à la suppression de huit pions au damier, ce qui lui donnait une autorité dans le monde des joueurs, nombreux à cette époque.

Charpentier n'était pas non plus un cafetier vulgaire : il était contrôleur des fermes et passait pour jour d'une assez grosse fortune. C'est chez Charpentier que Danton, petit avocat jovial, qui devint son gendre, prenait tranquillement sa demi-tasse en attendant la tourmente qui devait l'emporter.

Le café Charpentier s'appelait « Café du Parnasse » et devint le rendez-vous des hommes de loi, avocats, procureurs, etc., qui demandaient au café une excitation dont leurs affaires profitraient.



UN CAFETIER AU XVIII^e SIÈCLE.

Le précieux breuvage ne devait pas rester la liqueur du riche et de l'intellectuel : Privat d'Anglemont nous a conté comment M. Demerville, ancien sous-officier instructeur de cavalerie, avec cinq cents francs fit fortune en vendant du café.

Il loua, rue des Anglais, près de la place Maubert, une boutique de 200 francs par an qu'il meubla de quelques planches recouvertes de zinc, en forme de comptoir, d'un petit poêle, d'un brûloir, d'un moulin, d'une vingtaine de cuillers et le matériel fut complet.

Là, en tacticien habile, il livra, moyennant deux sous, un café excellent. Privat d'Anglemont affirme qu'on faisait queue à sa porte.

Le succès aidant, Demerville établit de nombreuses succursales à Paris. « Il y débitait, dit un contemporain, quotidiennement 3.000 litres de café. »

Comme d'usage, le café eut des détracteurs dans les médecins qui prescrivaient les excitants psychiques, et dans Napoléon qui lui porta un coup, dont il se releva cependant, avec le blocus continental.

En 1814, lit-on dans les *Anecdotes médicales* de Wilkowsky, pendant la campagne champenoise, l'Empereur entra subitement chez un médecin de campagne qu'il trouva faisant griller son café :

— Comment ! lui dit-il, vous faites usage d'une marchandise prohibée ?

— Aussi voyez-vous, sire, je la brûle !

Aujourd'hui l'usage du café est presque général et il a pris une grande place dans l'alimentation.

La hausse du café est donc un événement important pour la population française.

A quoi attribuer cette hausse persistante ? M. Freulon, un spécialiste autorisé, établit que ce phénomène économique est dû à la cherté du fret et aux frais généraux toujours plus élevés. « On demandait avant la guerre 45 francs par 900 kilogrammes pour amener le café du Brésil à Havre, alors qu'on a demandé jusqu'à 825 francs en septembre 1917



LES PARISIENS FONT LA QUEUE, d'après Daumier.

De plus, les assurances contre les risques de guerre pendant cette période avaient décuplé... »

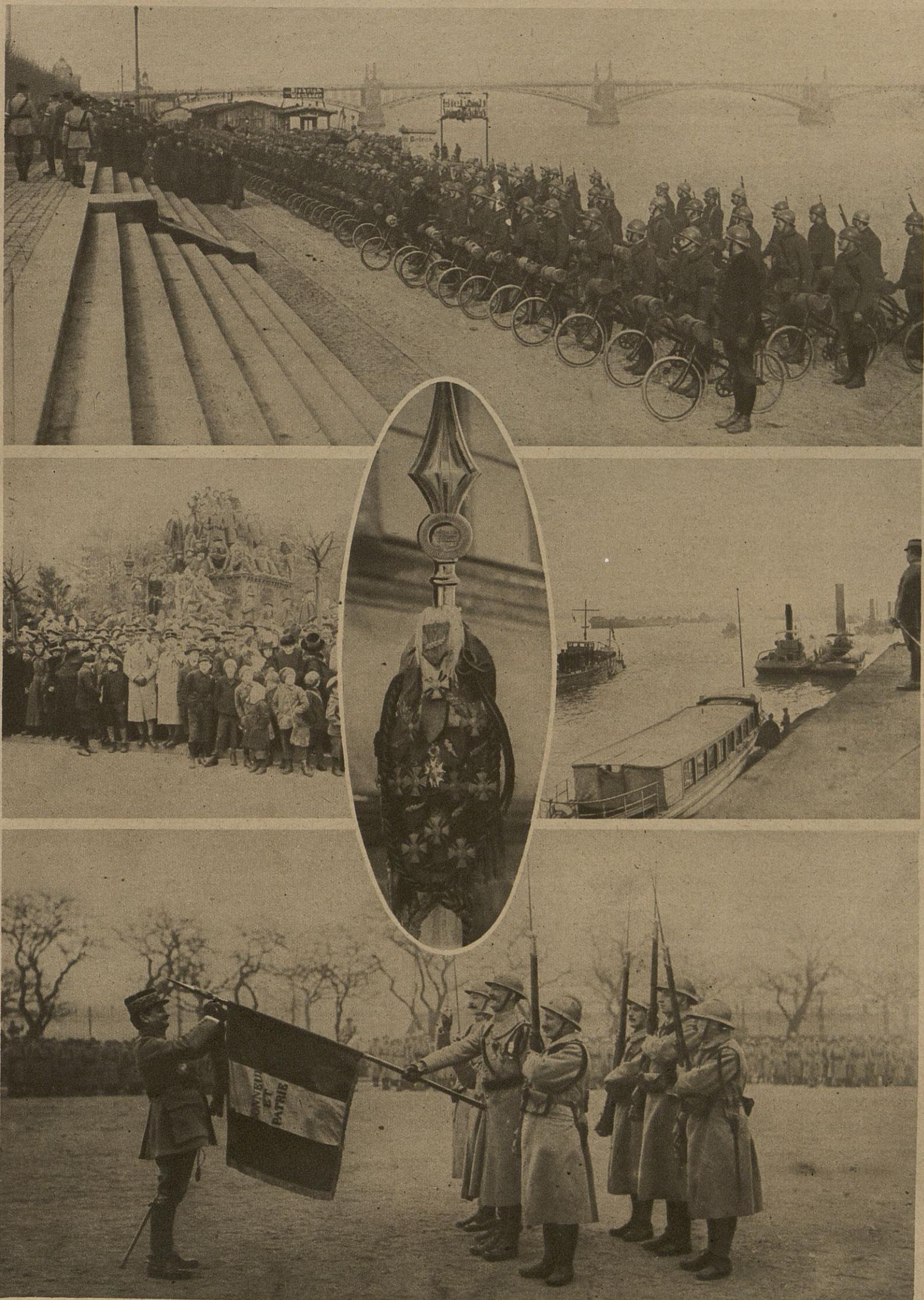
M. Freulon a aussi répondu à une question qui était sur toutes les lèvres : Pourquoi avons-nous failli manquer de café ?

« Pendant plus d'une année, les importations ont été pratiquement suspendues. Nos navires et ceux de nos alliés transportaient les troupes américaines. Enfin, il faut ajouter la consommation des armées qui fut énorme : en 1914, 1.860.000 sacs ; en 1915, 2.030.000 sacs ; en 1916, 2.550.000 sacs. 1917 et 1918 furent plus importants ; mais on n'a pas encore les chiffres. »

La situation, dirons-nous pour terminer, s'est améliorée ; et il faut espérer que bientôt de la crise du café il ne restera qu'un fâcheux souvenir.

L. D'HAMPOL.

UN GLORIEUX RÉGIMENT A L'HONNEUR



Le 5 février, à Mayence, le général Mangin a solennellement décoré de sa 10^e palme le drapeau du régiment d'infanterie coloniale marocaine. Le général est ici photographié attachant l'insigne au drapeau. En haut de la page, la compagnie de cyclistes qui formait un côté du carré; puis des habitants de Mayence, qui assistaient en foule à la cérémonie, et les canonniers britanniques de la garde du Rhin. Dans le médaillon les décorations du glorieux drapeau.

D'une rive à l'autre du Sahara

Ce matin-là, matin pluvieux et chaud d'Algérie, deux automobiles stationnaient devant l'hôtel du corps d'armée à Alger. Événement normal et qui n'arrêtait nul curieux. Le Bugeaud de bronze sur son socle de pierre regardait ailleurs. En hâte des hommes — des auxi — plaçaient quelques valises dans les voitures et interrogeaient le ciel, puis les chauffeurs : fallait-il ou non abaisser les capotes ?

A ce moment de doute les voyageurs, en des tenues militaires mais



VUE PRISE EN AVION DE LA ROUTE DU « SERGENT-CHAPUIS ».

aux grades peu visibles, parurent, au nombre de quatre, sur le seuil de l'hôtel et les assistants se raidirent en une attitude respectueuse, l'un des voyageurs étant le général Nivelle, commandant en chef les troupes françaises de l'Afrique du Nord.

Il prit place sans avoir pensé à indiquer sa préférence dans le problème troublant : fallait-il ou non abaisser la capote ? Et les voitures allaient démarrer, quand le colonel chef d'état-major s'approcha pour des souhaits de bon voyage. Puis lui, Africain d'Algérie, connaissant l'histoire de la pénétration française et les difficultés nées des hommes et de l'espace à la réalisation d'un grand projet colonial, il pensa tout haut :

— Tout de même, mon général, si, il y a quelques années, on avait ainsi vu partir le cheval de corps pour In-Salah..., quel événement !

Car ces voyageurs partaient à In-Salah, car de ces deux voitures l'une (l'autre devait mourir au champ d'honneur) devait faire trois mille à trois mille cinq cents kilomètres, dont quinze cents à deux mille en plein Sahara par des pistes où le sable, les pierres tranchantes, le soleil et la tempête — sans parler des hommes — sont conjurés contre toute machine roulante et elle, la machine, la plus petite des deux voitures devait en moins d'un mois ramener son voyageur à ce même seuil d'où elle s'en allait par ce lourd et pluvieux matin d'avril algérien.

Les événements actuels ont boursé nos crânes de trop de noms héroïques de géographie ; on est excusable de ne pas savoir de suite ce que cela représente, In-Salah ; il faut donc préciser.

De la rive africaine de la Méditerranée au Niger il y a en ligne droite, en chiffres ronds, trois mille kilomètres. De l'Algérie aux rivages de fleurs violettes et d'orangers, aux hauts plateaux de blé blond, et d'oasis aux palmiers de bronze jaune ou vert jusqu'au Niger — fleuve fabuleux que l'Arabe appelle le bahar, la mer, — qui suscite par ses alluvions et ses marigots une contrée luxuriante où la vie animale et végétale pullule ; d'une de ces contrées aux possibilités pas encore toutes soupçonnées et peut-être infinies à l'autre, il n'y a que terre française. Mais cette terre c'est le Sahara et c'est mal dire : une terre, il faut dire une mer, une mer morte. La mer morte du désert est plus difficilement franchissable que la mer vive de la Méditerranée, l'une et l'autre ont leurs tempêtes et leurs coloris ; mais l'une, le désert, a encore ses corsaires et elle crée entre les deux parties de l'empire colonial français un abîme, une cassure qui en diminue la valeur, qui, dans une guerre où nous n'aurions pas la maîtrise de la mer, l'annihilerait, tandis qu'au contraire si la soudure était bien

faite entre l'Algérie et le Soudan, celui-ci serait en cas de péril une réserve d'hommes inépuisable — c'est approximativement le mot de Stanley — et un parc d'élevage aux produits illimités, le tout mis en quelque sorte aux portes d'Alger et de Marseille.

A cinq cents kilomètres au nord du Niger, à cinq cents au sud de la Méditerranée, on entre dans le désert total, celui où depuis des siècles on navigue au lent tangage des chameaux, de puits en puits, par des pistes inévitables dont on ne s'écarte qu'avec des risques de mort.

A mi-chemin — et presque sur le méridien de Paris — il y a In-Salah.

Un auteur qu'on lu tous les curieux de littérature algérienne et exotique, M. Masqueray, a écrit une page éloquente il y a quelque vingt ans. Il décrit un officier français qui d'El-Goléa — où la France confiante dort en sûreté sous les palmes — part sur son chameau suivi de quelques hommes. Il va, il va dans le désert torride vers l'illusoire horizon des suds, pendant des jours et des nuits, jusqu'au moment où un trait sombre qui n'est pas un mirage paraît à l'horizon. C'est In-Salah. « Halte ! dit Masqueray : on ne va pas à In-Salah. »

Et il maudit « la détestable bourgade » où fut tramée la mort de Flatters, qui pendant vingt ans arrêta toute notre pénétration saharienne et organisa tant de guets-apens où périrent les plus vaillants Français. « Ceux, dit encore Masqueray, des chrétiens qui allèrent à In-Salah n'en revinrent jamais, sauf l'Allemand Rohlfs qui par les serments les plus solennels jura qu'il était musulman. »

Ainsi pendant des lustres l'horrible In-Salah nous barra la route du sud. Et un jour In-Salah fut prise par un géologue d'Alger, M. Flamand, qui, au cours d'une mission, s'étant trop approché du redoutable guépier, fut bien forcé de se défendre, ou de se laisser défendre par son escorte et devint ainsi un peu malgré lui — avec le capitaine Pein — un des souvenirs héroïques du désert. C'est une des bonnes aventures de ce désert fallacieux où parfois le plus effrayant fantôme s'écroule et s'efface quand on marche à lui, tandis que la mort surgit de toutes parts dans les lieux qui invitaient le mieux à la confiance.

In-Salah pris, il fallut bien tenir cette conquête désirable, mais embarrassante... et on alla plus loin, plus loin à 600 kilomètres S.-S.-E. chez les Touareg Ahaggar qui assassinèrent Flatters ; on poussa plus loin encore vers l'est pour créer un fortin en face de Ghat, repère du sud tripolitain ; mais ce n'était que des dérivatifs au grand problème que pose In-Salah.

Nettement au sud d'In-Salah, c'est l'Afrique française, c'est le Niger, c'est une autre et superbe colonie. Après In-Salah, c'est le désert absolu.



A OULED-DJELLAL, LES HABITANTS ATTENDANT L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL.

c'est le Tanezrouft et ce sont des terrains coupés et recoupés par tous les pillards de l'est et de l'ouest... Un vaste obstacle, le dernier. Le franchirait-on ?

Bien des voyageurs maintenant l'ont franchi. Et il faut qu'on le sache : maintenant on va à In-Salah en automobile ; c'est un travail à la fois formidable et mesquin : une piste, une piste que les éléments s'évertuent constamment à détruire, mais c'est un lieu déjà puissant, c'est le commencement d'un pont sur l'abîme, c'est l'amorce d'une voie ferrée et c'est le fil d'Ariane par lequel les avions lancés en plein ciel saharien se

débrouillent dans l'affreux dédale : c'est l'œuvre de M. le gouverneur Lutaud et dont les résultats sont incalculables.

Le Sahara a maintenant un maître militaire. Il était jusqu'ici partagé entre des maîtres bien lointains, il relevait du Maroc, de l'Afrique occidentale française, de la Tunisie et — pour la plus grande part d'ailleurs — de l'Algérie. A ce dernier titre, par une de ces cocasseries qu'on ne peut trop admirer, il était rattaché — il l'est encore, ne vous troublez pas — au ministère de l'intérieur.

Au moins a-t-il un commandant militaire unique et c'est, désigné par le général Lyautey, à son passage au ministère de la guerre — c'est le général Laperrine.

Au Sahara, Laperrine c'est « le général » par excellence, mais c'est surtout l'homme qu'on a vu diplomate, guerrier, énergique, rusé, annexer à la France un territoire grand comme plusieurs fois la France, ou au moins obtenir qu'un Français pût y passer sans trop de risque, le tout avec des moyens d'une mesquinerie étonnante, quelques centaines de Français, beaucoup de conversations, pas énormément de coups de feu... Aujourd'hui le général Laperrine, qui commande de Touggourt à Tombouctou, n'a plus l'aspect de casseur d'assiette que lui donnent d'anciennes photographies : les traits fins, volontaires, aristocratiques, apaisés, il fait penser au Richelieu de Philippe de Champagne ; mais il a une barbe faunesque.

Il revint du front en 1917 prendre une succession difficile..., mais on lui donnait à lui ce que n'avaient pas eu ses prédécesseurs : le moyen de vaincre, l'unité de commandement. Et il trouvait un outil de domination à peu près terminé et dû au gouverneur général de l'Algérie et au colonel Tinquier : la piste automobile qui permettait de suppléer au maïeut d'hommes et de chameaux.

Vers la fin de 1917 le général Laperrine décida de visiter son



A BISKRA, VISITE DU GÉNÉRAL NIVELLE AUX ESCADRILLES DU CAPITAINE LAURENT.

domaine, ou mieux de le traverser d'une rive à l'autre. Parti d'Ouargla en auto, il atteignit In-Salah et de là il alla à Tombouctou.

Pendant qu'il était à Tombouctou l'Algérie changeait de gouverneur et de général en chef : M. Jonnart succédait à M. Lutaud, le général Nivelle au général Moinier. Mais heureusement en France, où les hommes sont instables, les idées grandes et bienfaisantes parviennent à se maintenir à travers les changements de personnes.

L'homme qui, en 1917, avait ébranlé le front allemand allait, par le même instinct, de suite, vers le front que les pillards, le simoun, le soleil et le sable opposent au sud algérien à la domination française. Le général Nivelle partant d'Alger allait à In-Salah au devant du général Laperrine venant de Tombouctou. Il obéissait à cette intelligence de la situation française qui a fait de nos chefs militaires de grands proconsuls coloniaux et savait, au-delà des événements

glorieux et douloureux de France, comme l'avait su M. Lutaud l'importance pour la France de demain d'un empire colonial soudé en toutes ses parties.

Les deux généraux se rencontraient au lieu dit Miliana, à 30 kilomètres au nord d'In-Salah.

Pour venir de Tombouctou — en « flânant » — le général Laperrine avait mis deux mois et demi. Pour venir d'Alger le général Nivelle avait fait en neuf jours un trajet équivalent. Encore s'était-il arrêté pour des inspections et des revues.

Relativement peu escorté, le général Laperrine revenait sans avoir tiré un coup de fusil et cela était dû en grande partie à son prestige personnel ; au contraire, le voyage du général Nivelle était une utile démonstration de force ; des chefs barbares lui avaient offert des moutons rôtis ; des nègres, ayant fait pour le voir des centaines de kilomètres, dansèrent autour de sa tente des bamboulas féroces et joyeuses... Quatorze automobiles bondées de farouches hommes armés, hérissés de fusils, suivaient la sienne et ce cortège fabuleux soulevait jusqu'au ciel d'immenses colonnes de sable. A Ain-Guettéara il avait rencontré les premiers chefs voilés, aux burnous noirs brodés d'or et portant la longue lance de fer.

Puis une formidable tempête de sable avait noyé à la dernière étape son cortège mêlé de faste barbare et d'engins ultra-modernes.

Et maintenant c'est sous une tente basse de cuir, la tente des Touareg, qu'il s'attaquaient, côté à côté avec le général Laperrine, à un de ces énormes moutons « daman », moutons à poil ras et de chair molle qui sont ce qu'il y a de mieux là-bas comme comestible.

Hors la tente, le sable tombait du ciel et faisait presque la nuit. Sur le reste du trajet on faillit se perdre dans ce brouillard effroyable.

Le lendemain pourtant fut un beau jour. Les nègres d'In-Salah dansèrent toute la journée au rythme des castagnettes de feu, les femmes des Touareg tinrent des cercles musicaux, des « amzad » et jouèrent de leurs guitares primitives, les Touareg se ruèrent dans des courses de méhara, les Chaamba eurent des chants guerriers ; le capitaine Depommier qui règne à In-Salah avait rédigé un programme étonnant. Et, la nuit venue, mille nègres dansèrent en agitant des branches de palmier en flammes, pendant que le phare projetait ses bras de lumières sur la foule et jusqu'à l'horizon du vieux désert étonné.

Le lendemain, en météore, plus rapide au retour encore qu'à sa venue, le général en chef repartait ; automobile, aéroplane, il était six jours après à Biskra, où il s'attardait ; il aurait pu être — sans se presser — en ces six jours à Alger.

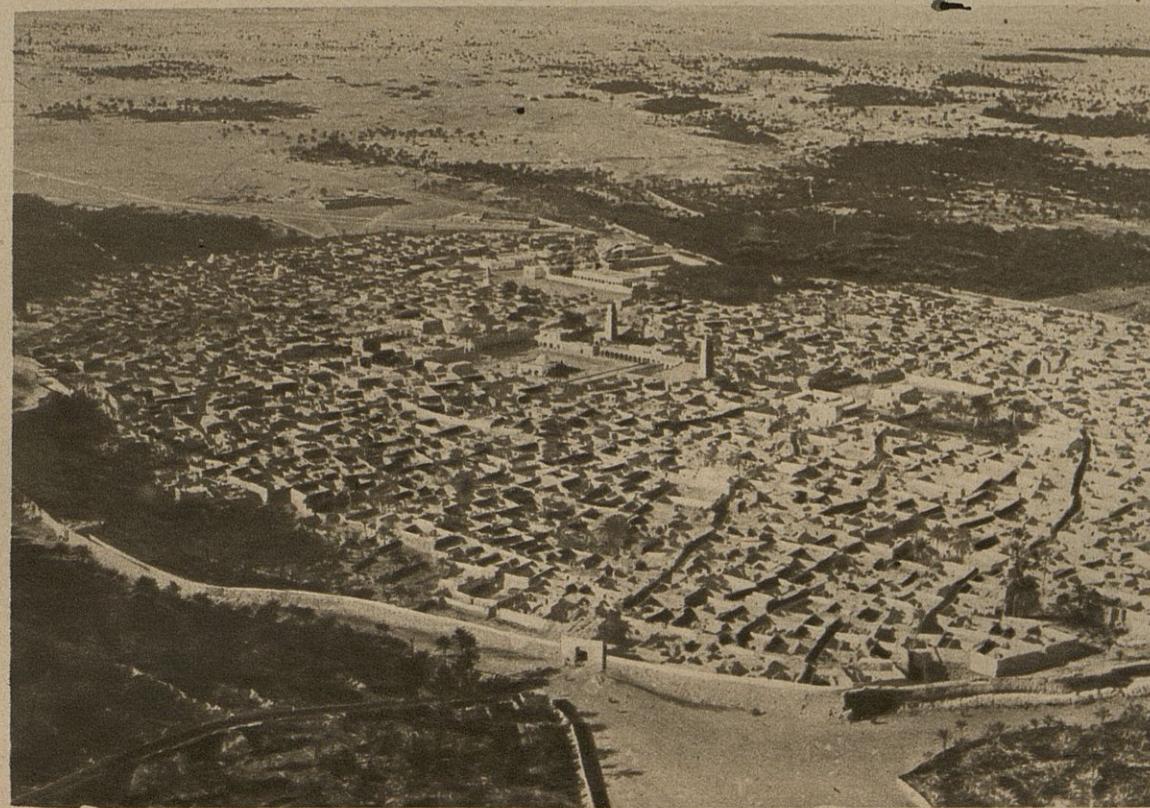
L'automobile, l'avion avaient ainsi traversé ces régions désertiques, portant aux indigènes une vision de ce que peut donner la civilisation moderne.

Ce fut un événement historique dont le sens ne sera dégagé que plus tard.

L. SOUGUENET.



LE GÉNÉRAL NIVELLE VISITANT UNE OASIS.



VUE PRISE EN AVION DE LA VILLE D'OUARGLA ; AU DELA C'EST LA SOLITUDE COMPLÈTE.

UN NAVIRE AMÉRICAIN CHANGÉ EN ICEBERG



Ainsi couvert d'une chape de glace, le navire devait ressembler de loin à quelque iceberg : c'était pour lui un camouflage imprévu. La tourmente passée, ce ne fut pas un mince travail que de déblayer le pont. On voit une partie de l'équipage occupée sur le gaillard d'avant à cette opération, qui nécessite l'emploi de pioches et de pelles, et doit être exécutée rapidement afin que le service du bord ne soit pas interrompu au delà de quelques heures.

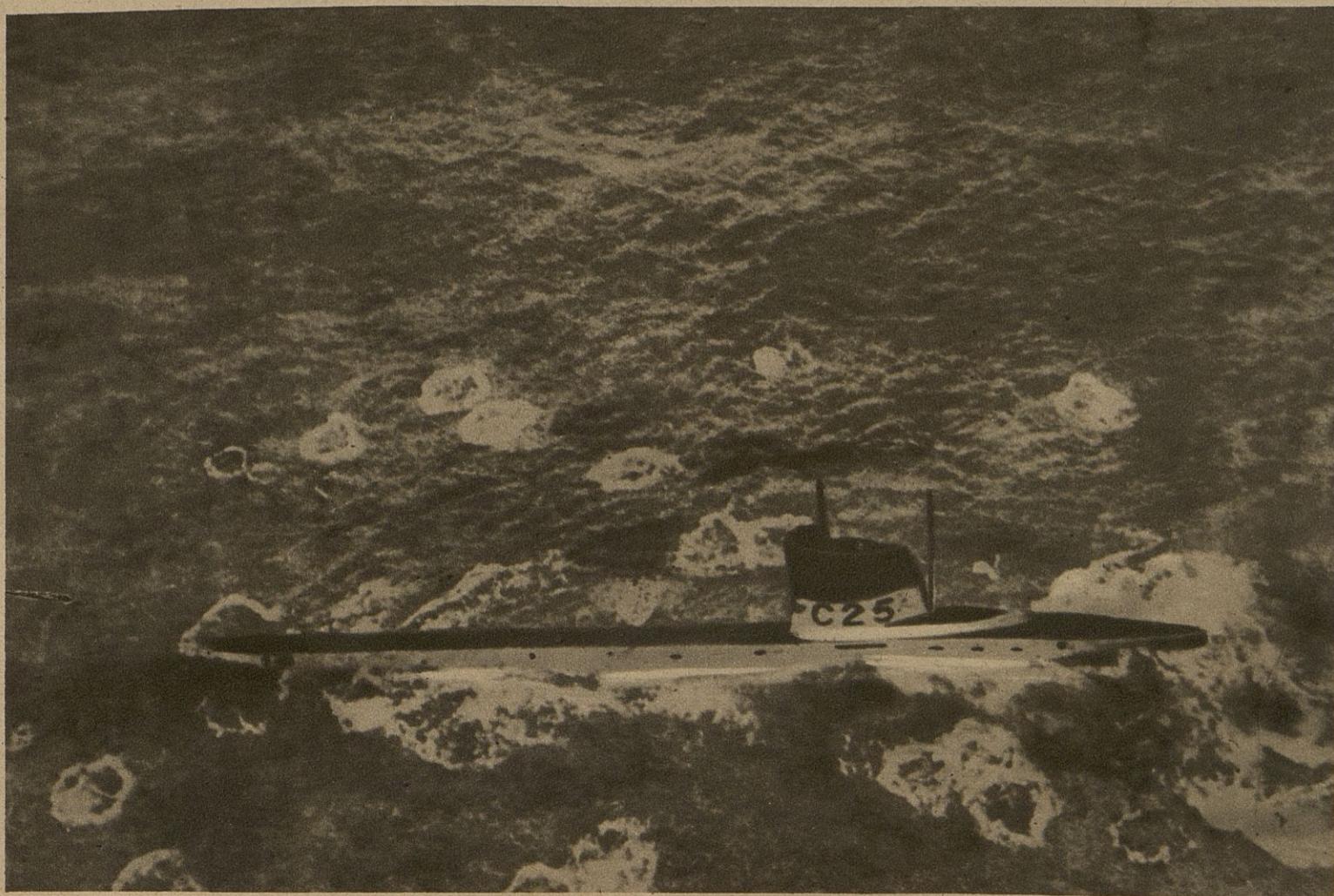


On ne sait pas assez au prix de quelle vie pénible les marins de l'Entente peuvent maintenir strictement le blocus de l'Allemagne. Cette photographie peu banale représente un navire de guerre américain qui vient d'être assailli, au cours d'une croisière dans l'Atlantique septentrional, par une tourmente de neige que le froid intense a convertie en glace. Le pont, les superstructures sont couverts d'un manteau de glace qui donne au navire un étrange aspect.

UN SOUS-MARIN ANGLAIS CONTRE DIX HYDRAVIONS



Dans les docks d'Harwich où il fut conduit après ce combat, le « C-25 », pendant qu'on lui fait quelques réparations, prend un repos bien gagné en de pénibles croisières dans la mer du Nord. Gens de mer et citadins de toute condition viennent, nombreux, examiner avec une curiosité respectueuse le petit bateau désormais célèbre et dont la lutte contre dix ennemis puissants défraiera longtemps les conversations du gaillard d'avant.



Peu de temps avant l'armistice, le sous-marin britannique « C-25 » naviguant en surface, en pleine mer, fut attaqué à la fois par dix hydravions allemands auxquels il riposta bravement. Cette photographie, prise par l'un des assaillants, fixe un épisode du combat. On voit pleuvoir autour du sous-marin les bombes lancées par les Boches ; par bonheur, aucune ne l'atteignit gravement ; ce ne fut cependant pas sans avaries qu'il gagna le port d'Harwich.

LE KAISER CARICATURÉ A BERLIN



Alfusson aux provisions qui, malgré la pénurie de vivres en Allemagne, avaient été entassées au palais.



Auf der Insel-der Monarchen
Lebt man in Saus und Braus!
Nachts kann man gemütlich schnarchen
Tags-spielt man Karten blos!.....

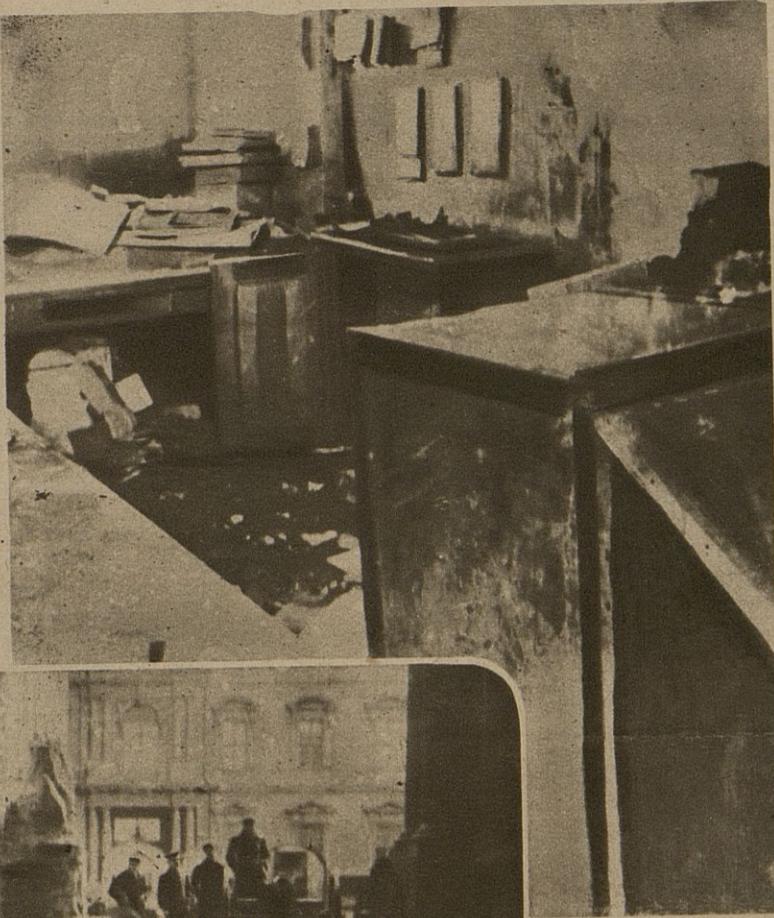
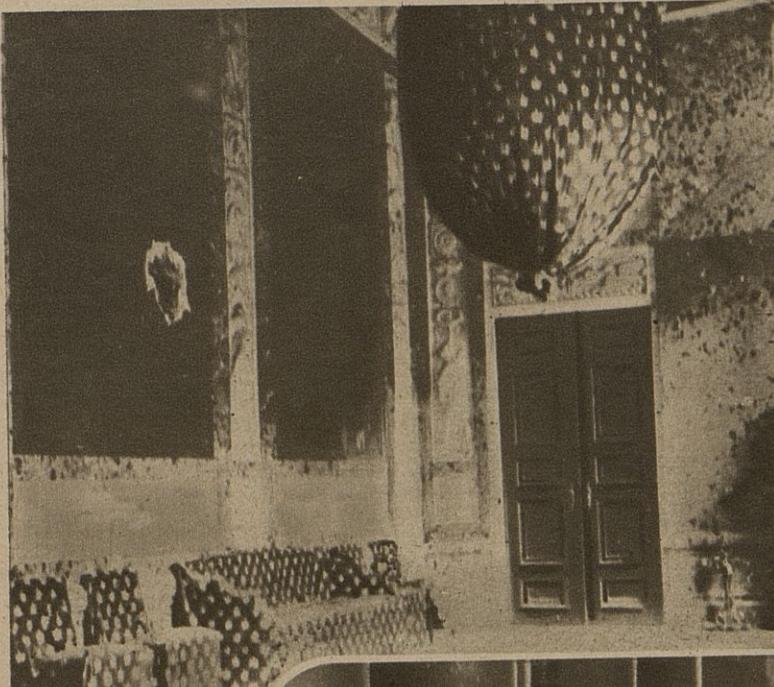
L'exil est doux au kaiser : son sommeil peut être léger,
car il passe les journées à jouer aux cartes.



Par ces grossières cartes postales mises tout récemment en vente à Berlin, on peut se faire une idée de l'état d'esprit actuel des Boches à l'égard de leur kaiser naguère encore si vénéré. A gauche, Guillaume exprime au kronprinz son regret d'un temps qui ne reviendra plus. A droite, c'est la fuite du kaiser, auquel son instinct crie : « Cours ! il n'est pas prudent de rester ici. Une fois en Hollande, tu auras le loisir de songer au passé ! »



ASPECTS DE BERLIN PENDANT LA RÉVOLUTION



Au palais impérial,
un petit salon dont
le mur a été percé
par un obus ; il n'y
eut que ce dégât.

Le coffre-fort du
journal « Berliner
Tageblatt » où les
émeutiers volèrent
60.000 marks.



Cette photographie représente l'une des dernières scènes de la révolution où Liebknecht joua un rôle actif. Elle a été prise le 7 janvier pendant que le célèbre agitateur prononçait à la Siegesallee un de ces discours enflammés qui ont si profondément remué les masses prolétariennes. En effet, après avoir disparu quelques jours, il fut assassiné le 15 janvier, alors qu'on venait de l'arrêter dans une maison où il se cachait et qu'on le conduisait en prison.



ECHOS



L'UTILISATION DU SINGE

Il n'y a pas bien longtemps, en 1908, la presse signalait un fait curieux. C'était l'utilisation du singe en agriculture. Un singe, dont l'espèce n'est pas indiquée, avait été rapporté par un sous-officier d'infanterie coloniale qui l'avait donné à un propriétaire de Chivres, petite commune située aux confins de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire.



Le singe fut installé dans l'étable, où il se trouva bien, et il devint si complètement un rural que lorsqu'il arrivait l'heure de traire les vaches, il venait regarder et aider le fermier. Bientôt il sut si bien s'acquitter de cette fonction qu'il se substitua à la fermière et fit la besogne tout seul.

Il y a plus longtemps encore, en 1895, les journaux parlèrent d'un singe faisant fonction d'aiguilleur sur une ligne de chemin de fer de l'Afrique du Sud. Le fait était exact, un aiguilleur avait pris et apprivoisé un singe, et l'avait dressé au service de l'aiguille. Le singe y avait pris un goût infini. Dès qu'il percevait de loin la locomotive, il courrait ouvrir la voie et, au passage de la machine, sautait sur celle-ci, sur le « pare-vaches » plutôt, dont sont munies les locomotives en pays où la voie ferrée n'est pas enclosée, s'offrait une petite course en chemin de fer, puis sautait à terre et retournait fermer l'aiguille.

On dut toutefois le prier de renoncer à ce travail, car les voyageurs devenaient tout à fait nerveux, croyant leur dernière heure venue. Ils crièrent, protestèrent dans les journaux : le singe aiguilleur dut être mis en retrait d'emploi non pour cause d'incapacité, mais en raison de la nervosité et des préjugés du public.

ACCIDENT CURIEUX

A la Société de Pathologie comparée, il a été raconté un incident singulier, celui d'une dame très notable du Chili qui, en 1891, a avalé des noyaux d'olive — par mégarde sans doute — et les a gardés jusqu'en 1914.

Durant ces vingt-trois ans la malade a beaucoup souffert : on l'a crue atteinte de coliques hépatiques. Grâce à quelques laxatifs à doses fractionnées, elle a pu se défaire de ses comensaux et dès lors a recouvré la santé.

Il est heureux que les graines n'aient pas eu l'idée de germer. Car en vingt-trois ans cela devient gros, un olivier...

L'HUILE DE MARMOTTE

La marmotte possède une glande dite glande hivernale où, pendant l'été, elle accumule un corps gras. C'est sa façon de faire des provisions, de mettre en réserve des aliments pour l'hiver.

Elle dort tout l'hiver, et le proverbe dit que « qui dort dîne ». Cela est vrai dans une certaine mesure. Mais la marmotte, tout en dormant, s'alimente un peu. Elle consomme et utilise en hiver les matières grasses accumulées dans la glande hivernale.

D'après une thèse récemment soutenue à Montpellier, l'huile de marmotte est fluide et limpide. Sans altifluidité elle ne servirait à rien, car en hiver la température de la marmotte s'abaisse considérablement. L'huile de marmotte est faite surtout d'acides gras, d'acides oléique et linoléique, et par sa teneur en iodine elle diffère absolument des graisses animales.

Elle est employée en thérapeutique populaire de façon empirique. Mais elle pourrait peut-être aussi prendre une place dans la thérapeutique médicale en raison de sa fluidité et de la facilité avec laquelle elle est absorbée par la peau. Ce dernier caractère permettrait, en effet, de l'employer comme véhicule de principes actifs que l'on voudrait faire passer à travers la peau dans l'organisme.



NUAGES ET PLUIE

Quand il pleut on s'imagine volontiers que c'est un nuage qui se creve et se vide. S'il continue à pleuvoir, c'est qu'il arrive d'autres nuages. Mais alors en l'absence de vent, une fois le nuage crevé, il devrait faire beau, on devrait voir le ciel bleu. Or, il n'en est pas ainsi. Cela tient à ce que l'idée que nous nous faisons des rapports entre les nuages et la pluie est fausse.

En réalité, un nuage ne contient que très peu d'eau. Un nuage épais d'un kilomètre, qui se viderait au point de disparaître, ne verserait sur la terre qu'une couche de 3 ou 4 millimètres d'épaisseur d'eau.

Or, il tombe parfois 10 et 20 millimètres ; même dans les Cévennes, il peut tomber 20 centimètres d'eau dans les vingt-quatre heures sans que les nuages soient taris.

La pluie ne vient pas directement des nuages. Les nuages sont simplement de la vapeur d'eau visible ; mais l'atmosphère contient toujours plus ou moins de vapeur d'eau invisible, abandonnée par les océans et le sol, grâce à l'évaporation. C'est cette vapeur d'eau invisible qui nous arrive en pluie. Il y a sans cesse des courants dans l'atmosphère : des masses d'air s'élèvent ; par là elles se refroidissent, il y a détente due à la diminution de pression, et la vapeur d'eau se condense en gouttes dans l'atmosphère, comme elle le fait chaque fois qu'on expose à l'air ambiant, sauf s'il froid, une carafe frappée. La vapeur de l'air se condense en gouttes sur les parois de la carafe. Tant qu'il arrive des masses d'air humide et qui, en s'élargissant, se refroidissent, la pluie continue. Un nuage, c'est simplement une masse de très petites gouttelettes restant en suspension dans l'air, ne tombant pas en pluie. Ce sont les mêmes conditions qui produisent les nuages et la pluie, mais ce ne sont pas les nuages qui se résolvent en pluie.

LA TAUPE EST-ELLE UNE AMIE OU UNE ENNEMIE ?

La question a été souvent discutée, et si la taupe a eu des défenseurs, elle a eu ses détracteurs aussi. Les premiers ont assuré qu'elle rend des services, les derniers ont mis en évidence les dégâts qu'elle commet.

Quelle serait l'influence favorable de la taupe ? Ce serait de détruire les vers blancs et les vers de terre. Mais chacun sait qu'il n'est nullement avantageux pour l'agriculture de détruire les vers de terre. Ils ne sont pas nuisibles. Ils ne dévorent pas de plantes utiles. Ils se nourrissent de terreau, de feuilles mortes et les convertissent en fumier qu'ils abandonnent au sol. En outre, ils creusent des galeries dans celui-ci, et cela est avantageux, car au moyen de ces galeries le sol est aéré, ce qui est utile aux plantes et aux microbes du sol.

Les vers de terre labourent encore le sol et le retournent. Ils ramènent à la surface, par leurs déjections qu'ils abandonnent et que chacun connaît, de la terre du sous-sol : ils font office de laboureurs, gratuitement. Aucun agriculteur ne cherche à tuer les vers de terre et c'est avec raison qu'on les considère comme non nuisibles.

Pour le ver blanc, la larve du hanneton, c'est tout autre chose. Il est nuisible, très nuisible. Encore n'est-ce toutefois que rarement. Les années à hanneton se font de plus en plus rares et espacées. Et, dès lors, laisser multiplier les taupes pour combattre le ver blanc est une erreur. Le remède semble pire que le mal. Car la taupe désorganise les cultures, tue beaucoup de plantes en en coupant les racines, et abime les prairies en créant quantité de petites cavités où s'enfoncent les pieds des chevaux et du bétail.

En somme, la taupe est plus nuisible qu'utilité, et le mal qu'elle fait n'est pas compensé par les services qu'elle peut rendre.

ÉTOURNEAU PARLEUR

L'étourneau est un des oiseaux capables de parler, pouvant apprendre à prononcer très distinctement. Un journal de sport anglais a raconté qu'un de ses lecteurs affirmait avoir connu un étourneau qui était remarquable à ce point de vue.

Cet oiseau avait cinq ans d'âge et avait appris quelques phrases. Ainsi il ouvrait toujours la conversation en déclarant sans modestie : « Je suis une beauté ! » Il allait plus loin ensuite pour bien convaincre son visiteur, en déclarant de la façon la plus nette : « Je suis la beauté la plus considérable de la paroisse. » Après quoi, pour mieux établir à quel point il était remarquable et combien son assertion était justifiée, l'oiseau continuait en montrant ses talents musicaux : il sifflait une romance populaire. C'était parfait. Mais ce n'était pas tout : il achetait sa démonstration en sifflant de la façon la plus correcte des cantiques. C'était, disait le narrateur, à le faire siffler à l'église.

D'autres étourneaux ont été observés qui disposaient d'un répertoire plus étendu. Soumis très jeunes à une éducation intelligente, ils ont acquis un vocabulaire considérable. C'est à force de leur répéter une phrase qu'on les amène à la prononcer. D'abord c'est la façon imparfaite, approximative : peu à peu l'animal perfectionne sa diction. Et avec le temps et la patience il augmente son bagage. Sans doute, on ne peut guère lui faire apprendre que des phrases assez courtes de cinq ou six mots, mais il peut en apprendre beaucoup. Affaire de temps et de patience. L'étourneau, au dire de ceux qui l'ont pratiqué, est intelligent et docile et constitue un compagnon amusant.

LE TISSAGE DE L'ORTIE

On croit assez généralement qu'en se mettant à tisser l'ortie, les Boches ont fait une « grande invention ». C'est là une erreur profonde. L'ortie était employée comme textile depuis longtemps en Europe, et les Boches eux-mêmes tissaient l'ortie à force, il y a cinquante ans, avant l'invasion du coton américain.

La guerre a rendu une faveur nouvelle à l'ortie ; car, quoique se croyant la maîtresse des mers, la flotte allemande n'a jamais pu, même avant l'intervention américaine, approvisionner le *Vaterland* de coton.

On est donc revenu à l'ortie, en Boche, et on a cultivé cette plante en grand. Elle aime les sols humides et riches en nitrates. La fibre de l'ortie est satisfaisante comme textile ; avec sa tige on fait du papier buvard et les feuilles, riches en albumine, constituent un tourrage recherché. Avec quatre kilos d'ortie on fait une chemise.

LA PAILLE COMME ALIMENT

Un chimiste boche s'est ingénier à rendre la paille alimentaire pour les animaux de ferme. La paille, comme chacun le sait, contient une certaine proportion de matières alimentaires, mais elle n'est digestible qu'en partie, dans la proportion de 42 %.

Peut-on rendre digestible le reste, les 58 % qui ne sont pas digérés normalement ? Ce n'est pas possible pour la totalité, mais on peut accroître la proportion de 42 % à 60 ou 62 % en traitant la paille par la soude. On pourrait même arriver à 74 % en employant plus de soude (10 % au lieu de 2 %), mais alors il faut laver le produit à l'eau, d'où une perte de 30 % de la paille. La méthode consiste à traiter la paille par la soude sous pression, en chaudières closes, puis à presser.

Le produit peut être donné humide ou sec. Mais sec, il rappelle le carton et ne paraît pas être très apprécié du bétail.

Le Stentor américain

OU L'HOMME QUI ÉLECTRISE LES FOULES

Les foules européennes en général et françaises en particulier sont indisciplinées. Ondoyantes, fantaisiques, capricieuses, elles improvisent leurs manifestations et ne cherchent point à coordonner leurs enthousiasmes.

Observez la foule à Paris, un jour de manifestation populaire. Elle crie, elle chante, elle hurle, elle s'émeut selon sa fantaisie ; ici, les chapeaux melons s'agitent ; là, les cannes et les mouchoirs oscillent à bout de bras ; les vivats, les cris d'allégresse se mêlent en une cacophonie que le plus audacieux compositeur ne pourrait orchestrer. On dirait d'une mise en scène, réglée par M. Gémier, pour quelque fin d'acte shakespearien, où le désordre kaléidoscopique est le comble de l'art.

Les foules américaines ne partagent point ce goût de l'individualisme. Elles acceptent volontiers des règles et des directives, non point parce qu'elles font fi de la liberté de chacun, mais parce qu'elles préfèrent multiplier l'effet en disciplinant leurs vivats.

Nous n'étonnerons personne en disant que nos braves alliés transatlantiques aiment le bruit. Les fêtes du 4 juillet sont aux Etats de l'Union l'apothéose du Boucan. Trompettes, cors de carton, sifflets, mirlitons marient leurs harmonies graves ou suraiguës, majeures, mineures ou simplement criardes. Lorsque le maréchal Joffre traversa New-York en triomphe, jamais on n'avait ouï tant de gens hurler, beugler, mugir, siffler et hululer. Les crêcelles, les cornes d'automobile, les sirènes, les trompes surgissaient à tous les étages des gratte-ciel pavoisés et répandaient sur la foule électrisée un maelstrom de bruits assourdissants.

Mais il est un homme en Amérique dont la réputation est pour le moins originale. Il n'a point de pareil en France et sa célébrité vous surprendra. Cet homme, c'est le *Megaphone man* ou l'Homme qui manie le mégaphone. Il s'appelle J.-H. Smythe ; il est lieutenant à la Croix-Rouge américaine. C'est un conducteur de foules, non pas au figuré, mais au propre. Il s'évertue depuis quinze ans à discipliner les hourras et à populariser les cris de guerre.

Il débute dans cette carrière originale en 1904, lors de la campagne électorale du président Roosevelt. Il avait alors vingt ans. Il cherchait sa voie. Il la trouva dans la voix des millions de partisans du président défunt. Au lieu de vendre des autos, d'élever des moutons en Texas ou de spéculer sur le beef à Chicago, il s'imposa directeur des foules aux meetings de la Convention nationale républicaine. Son coup d'essai fut un coup de maître.

Il avait étudié, le métronome en main, la meilleure manière de hurler « *Roos-e-velt !* » Sûr de son effet, il enseigna aux partisans du candidat Teddy l'art d'acclamer le futur président et, le jour de la manifestation, en entendit dans les rues de la ville le cri de « *Roos-e-velt* » lancé en dix minutes par 15.000 Américains enthousiasmés. Ce fut un succès sans précédent.

En 1910, quand Roosevelt revint d'Afrique où il avait chassé les grands fauves, J.-H. Smythe fut nommé « conducteur de hourras » par les membres du club républicain. Il renouvela alors ses exploits et fut définitivement sacré *Megaphone man*.

Depuis que les Yanks sont en guerre, le lieutenant J.-H. Smythe ne s'est point reposé sur ses lauriers. L'ardeur grandissante avec laquelle les Américains entraient dans le conflit européen appelaient plus que jamais le concours éclairé de ce maître des vivats.

Le lieutenant J.-H. Smythe s'engagea dans la Croix-Rouge américaine ; ses yeux ne lui avaient pas permis de prendre du service dans les régiments combattants.

Aussitôt notre *Megaphone man* se spécialisa dans la confection des cris de guerre ou *slogans*, qui sont une des caractéristiques de la mentalité des foules aux Etats-Unis. De même que les journalistes donnent à leurs articles des titres concis, vivants, qui attirent l'œil du lecteur, de même les conducteurs de foules offrent au public des formules brèves, qui synthétisent les questions du jour ou les préoccupations de la nation.

Lors de l'émission des emprunts de guerre américains, nos alliés firent, comme bien on le pense, une publicité à nulle autre seconde. Un des organisateurs de cette publicité fut précisément J.-H. Smythe. Il trouva des centaines de formules à l'emporte-pièce, destinées à encourager les



J.-H. SMYTHE, DIT LE « MEGAPHONE MAN ».

souscripteurs. En voici quelques exemples, ce sont de petits vers dans le goût des rimes que les enfants chantent à la nursery :

Etes-vous un Américain
Loyal de corps et d'âme ?
Alors achetez des Bons !

Quand nous aurons expulsé le kaiser,
Vous aurez le droit de vous réjouir...
Si vous avez acheté des Bons !

Du fond de l'Océan
Cet appel monte vers vous :
« Achetez des Bons ! »

A Berlin !
Aidez l'Oncle Sam à vaincre...
En achetant des Bons !

Soldats qui souffrez,
Enfants qui furent tués,
Votre appel ne sera pas vain !

Le ministre Mac Adoo
S'adresse à vous :
Achetez des Bons !

Pour l'Emprunt de la Liberté,
Smythe composa d'autres formules :

— Aidez les Yanks dans leurs
Tanks !

— Souscrivez à l'Emprunt pour tuer
la kultur !

— Nos canons tonneront plus fort si
vous les fournissez de poudre !

— Au secours de Foch... pour bat-
tre les Boches !

— Les combattants courront des ris-
ques ; les souscripteurs n'ont aucun
risque !

— Achetez et gardez les bons de la
Défense nationale !

— Achetez les bons de la Liberté
pour pendre les Hohenzollern ! etc.,
etc...

M. J.-H. Smythe est un jeune Amé-
ricain d'allure sympathique, aux cheveux
drus, aux épaules larges. Il porte un
binocle. Il est rasé.

Nous lui avons demandé s'il était
devenu *megaphone man* en entendant
chanter le rossignol ?

— Non, nous a-t-il répondu, mais
en me promenant dans la foule, un jour
de manifestation populaire. Il ne faut
point épargner l'enthousiasme.

— En somme, vous concevez le
rôle des manifestants tel celui du chœur
de la tragédie grecque ?

— A peu près. Voyez l'effet que
produit un chœur mal réglé dans un
théâtre de troisième ordre ; les figurants
discutent sur l'air du finale, la modicité
de leurs appointements, la cherté de la
vie ou leur partie de billard du diman-
che précédent. Si, quand une foule
acclame un homme d'Etat, l'un crie :
Vive Machin ! l'autre hurle : *A bas
Chose !* celui-ci tire des coups de revolver
vers le ciel et celui-là s'essouffle sur
son mirliton, l'effet produit est confus et
discordant.

— Etes-vous donc parvenu, là-bas,
à discipliner vos manifestants ?

— Oui, nos jeunes gens sont habitués à cela dès l'Université. Vous
avez entendu les *Râh ! Râh ! Râh !* cadencés de nos étudiants.
A Yale, à Harvard, on crie chaque année, en mesure, certains cris de
guerre qui font la joie des spectateurs du grand match de foot-ball. J'ai
pensé que les manifestations en l'honneur de nos candidats à la présidence
ne devaient pas moins être ordonnées. D'où mes cris de guerre et mon
mégaphone.

— Puisque vous avez si bien orchestré les acclamations en l'honneur
du président Wilson, lors de son arrivée à Paris, vous devriez nous cher-
cher des formules pour honorer nos gloires nationales ?

— Il est certain que Foch, Clemenceau et vos poilus auraient suscité
chez nous des slogans innombrables. Nous aurions crié : « Griff ! Griff !
Houssa ! » en l'honneur de votre Tigre et fait rimer la victoire de Foch
avec la déconfiture des Boches. N'oubliez pas que la foule est un gros
enfant, au cerveau tout petit, qui comprend mal les abstractions, qui ignore
les nuances et ne se passionne que pour quelques vérités (ou pseudo-
vérités) habillées sous la forme de devises claires et faciles.

— Vous la jugez exactement et vous savez lui parler !

— Je sais, en tout cas, que l'on ne peut rien murmurer à son oreille
énorme... C'est pourquoi j'emploie mon mégaphone.

LES MEMBRES DE LA COMMISSION DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

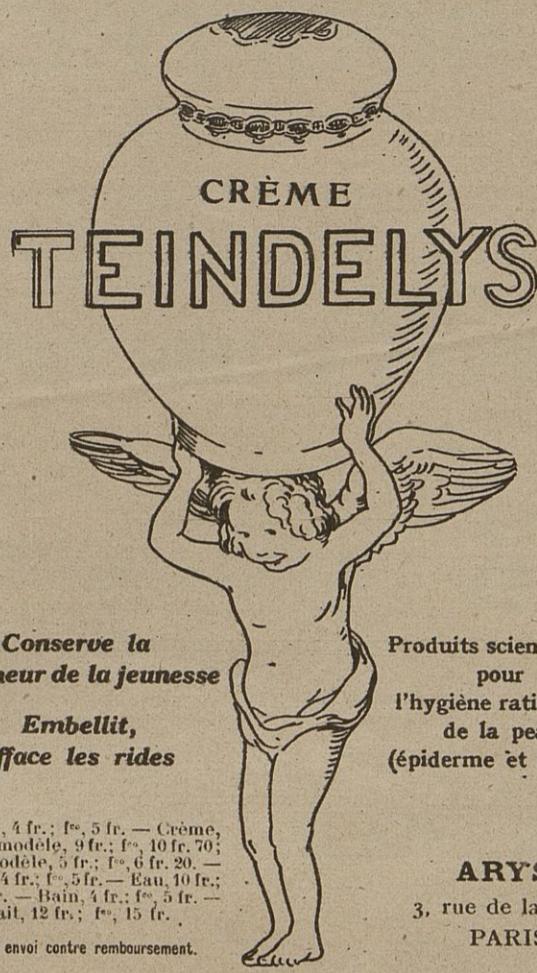
14



La Conférence de la Paix a chargé une commission interalliée d'élaborer le statut de la Société des Nations. Notre photographie représente une réunion plénière de cette commission. De gauche à droite, assis : MM. Chinda et Makino (Japon) ; M. Léon Bourgeois (France) ; lord Robert Cecil (Angleterre) ; M. Orlando (Italie) ; M. Pessoa (Brésil) ; M. Venizelos (Grèce). De gauche à droite, debout : le colonel House (Etats-Unis) ; M. Dmowski (Pologne) ; M. Vesnitch (Serbie) ; le général Smuts (Angleterre) ; le président Wilson (Etats-Unis) ; M. Diamandi (Roumanie) ; M. Hymans (Belgique) ; le major Bonsall (Etats-Unis) ; M. Wellington Roo (Chine) ; M. Reis (Portugal) ; M. Scialoja (Italie) ; M. Larnaude (France). La commission a tenu plusieurs séances au cours desquelles d'importantes résolutions ont été prises.

La Crème **TEINDELYS**

donne un teint de lys



Conserve la fraîcheur de la jeunesse

Embellit,
efface les rides

Poudre, 4 fr.; 1^e, 5 fr. — Crème, grand modèle, 9 fr.; 1^e, 10 fr. 70; petit modèle, 5 fr.; 1^e, 6 fr. 20. — Savon, 4 fr.; 1^e, 5 fr. — Eau, 10 fr.; 1^e, 13 fr. — Bain, 4 fr.; 1^e, 5 fr. — Lait, 12 fr.; 1^e, 15 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

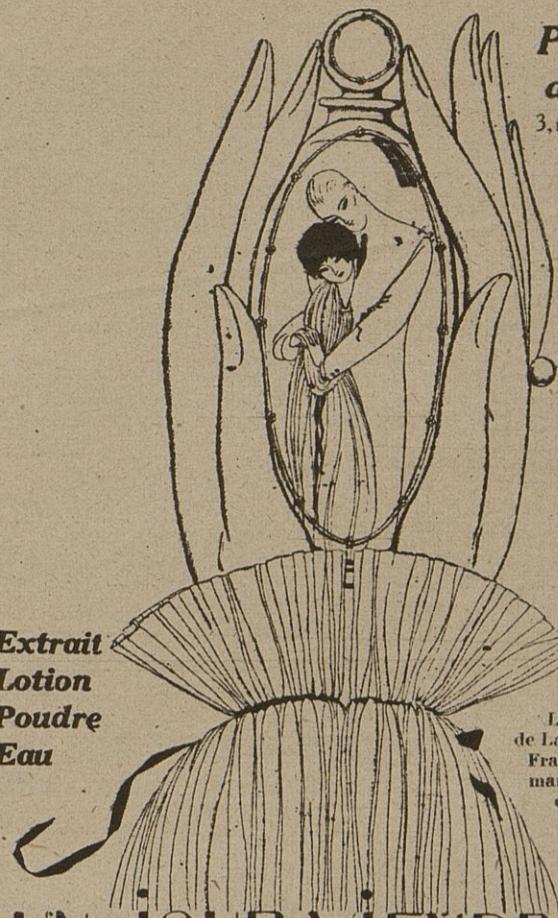
Produits scientifiques pour l'hygiène rationnelle de la peau (épiderme et derme).

ARYS
3, rue de la Paix
PARIS

Un jour viendra

Parfum d'Arys

3, rue de la Paix
PARIS



Extrait
Lotion
Poudre
Eau

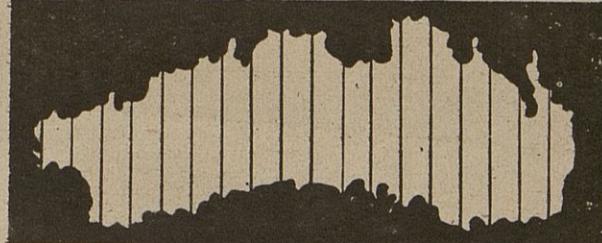
Le flacon de Lalique : 30 fr.
Franco contre mandat poste de 33 fr.

UN JOUR VIENDRA...

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 45

LA TACHE BLANCHE



Le rectangle ci-dessus est divisé en vingt bandes égales. Découpez-les ; supprimez-en neuf ; rapprochez celles qui restent les unes des autres et vous obtiendrez, si vous vous y prenez adroitement, une carte géographique d'une des cinq parties du monde.

Quelle est cette carte et combien recevrons-nous de réponses ? :: justes pour ce Concours ::

Les solutions seront reçues jusqu'au 20 mars 1919 et les résultats publiés dans notre numéro du 10 avril 1919.

LISTE DES PRIX

1 ^{er} PRIX	25 Francs en espèces.
2 ^e »	15 » »
Du 3 ^e au 8 ^e	5 » »

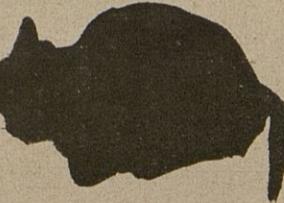
CONCOURS N° 39

RÉSULTATS

L'animal à reconstituer était un chat.

Nous avons reçu pour ce concours dix-sept réponses remplies les conditions exigées.

Les concurrents se classent de la façon suivante :



1^{er} PRIX. — 30 fr. en espèces.

Mlle S. GANDALIN, 129, route de St-Denis, Deuil (S.-et-O.). (Ecart : 83.)

2^e PRIX. — 20 fr. en espèces.

Mlle S. FÉRON, 20, rue Coysevox, Paris. (Ecart : 122.)

3^e PRIX. — Une blouse lingerie, valeur : 20 fr.

Mme TOUREAU, 129, route de Saint-Denis, Deuil (S.-et-O.). (Ecart : 183.)

4^e et 5^e PRIX. — Un morceau de musique, val^r : 12 fr. 50.

Mlle M. OTTHELET, Méréville (M.-et-M.). (Ecart : 195.)

Mme L. FÉRON, 20, rue Coysevox, Paris. (Ecart : 221.)

6^e PRIX. — Un rasoir mécanique, valeur : 10 fr.

M. G. GAUCHERON, 11^e régim. art., 5^e gr. 14^e batt., S. P. 115. (Ecart : 1.483.)

7^e PRIX. — Un savon Erasmic, valeur : 8 fr.

Aspirant S. LAYA, 11^e régim. inf., 7^e romp., S. P. 69. (Ecart : 1.983.)

8^e PRIX. — Une boîte dentifrice du Dr Vève, valeur : 8 fr.

Mme L. DIRUCHO, 30, cours Ragot, Saint-Denis (Seine). (Ecart : 2.589.)

9^e PRIX. — Un coupe-volaille, valeur : 8 fr.

Mlle Y. MEICHLER, 2 bis, rue Clauzel, Alger. (Ecart : 2.764.)

10^e PRIX. — Un rasoir Flem, valeur : 5 fr.

M. E. ROUSSEL, Liffol-le-Grand (Vosges). (Ecart : 3.197.)

Lire à la page II des annonces les détails intéressants sur la **POCHETTE SURPRISE**

Pochette Surprise

BON N° 3

3^e Série

A découper et à coller sur le Bulletin de demande.

CONCOURS N° 45

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres : il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

MONTANT des Bons à l'échéance	PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE			
	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Perceuteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

FEMMES qui SOUFFREZ

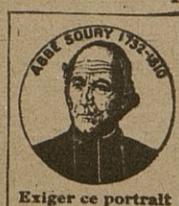
de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarites, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations : c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES qui SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer et vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY.



Exiger ce portrait

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY

C'EST LE SALUT DE LA FEMME

FEMMES qui SOUFFREZ de Règles irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins ; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, Vertiges, Etourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc. ;

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs et tous les accidents du RETOUR D'AGE, faites usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement.

Le flacon 5 fr. dans toutes les Pharmacies, 5 fr. 60 francs. Les 4 flacons, 20 fr. francs gare contre mandat-poste adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Ajouter 0,50 par flacon pour l'impôt.) (Notice contenant renseignements gratis.)

LES GALERIES LAFAYETTE

sont
par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne
LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DECORATION ARTISTIQUE

aucune taxe de luxe n'est perçue en sus des prix marqués

L'UNITÉ DE BARBE
par le
RASOIR UNIQUE
APOLLO
& sa lame à tranchants courbes biseautés
Le Rasoir de Sûreté préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication **FRANÇAISE**
EN VENTE PARTOUT

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT
Montrez cette annonce à votre pharmacien
ASTHME Toutes
oppressions
EMPHYSEME — BRONCHITE CHRONIQUE
Prix boîte d'essai gratuite : 25, Grand'Rue, Louvres (S.-&-O.)

Beauté
de la
Chevelure
PÉTROLE HAHN
Produit Français.
R. VIBERT, LYON

LE PAYS DE FRANCE

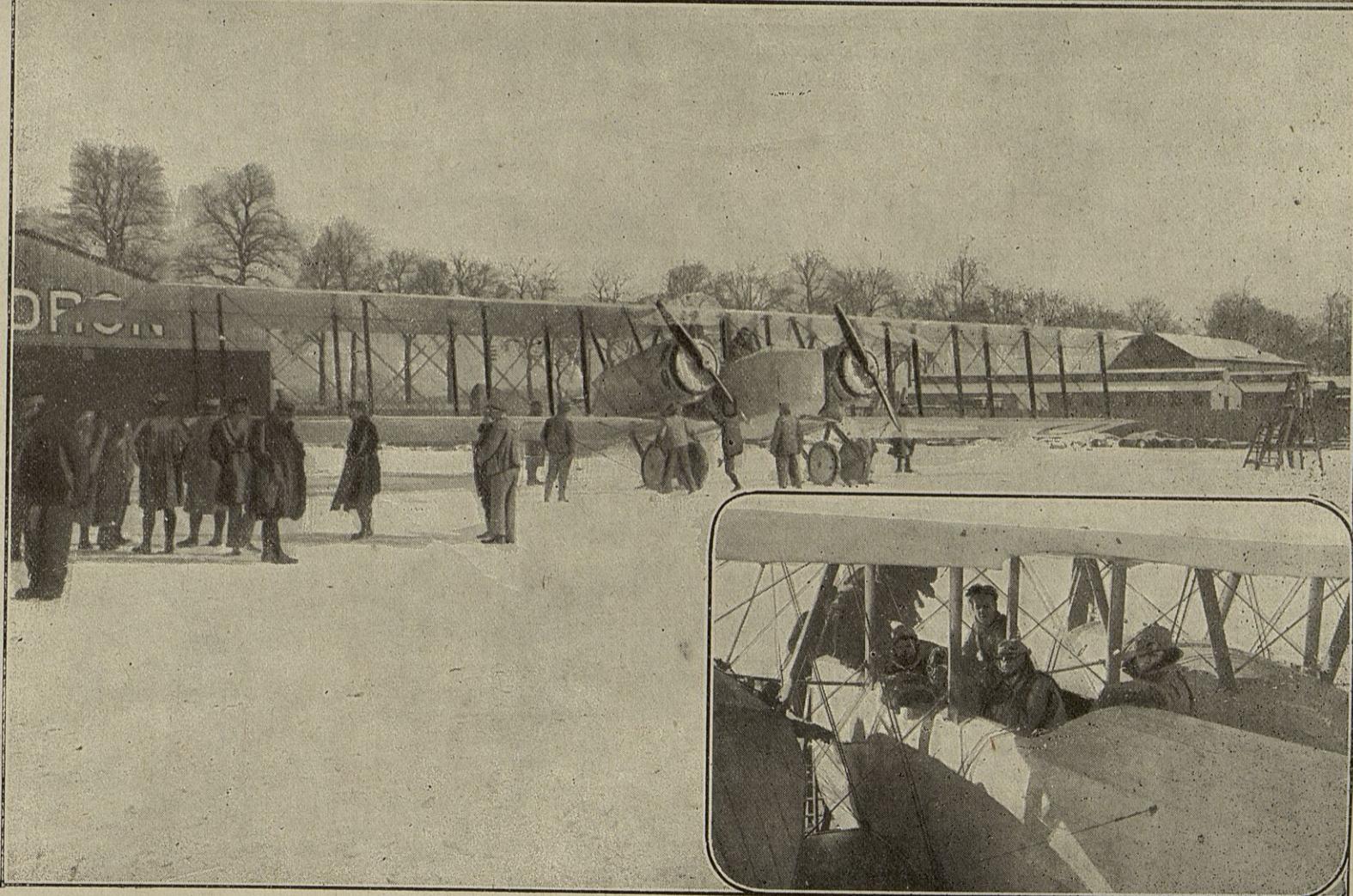
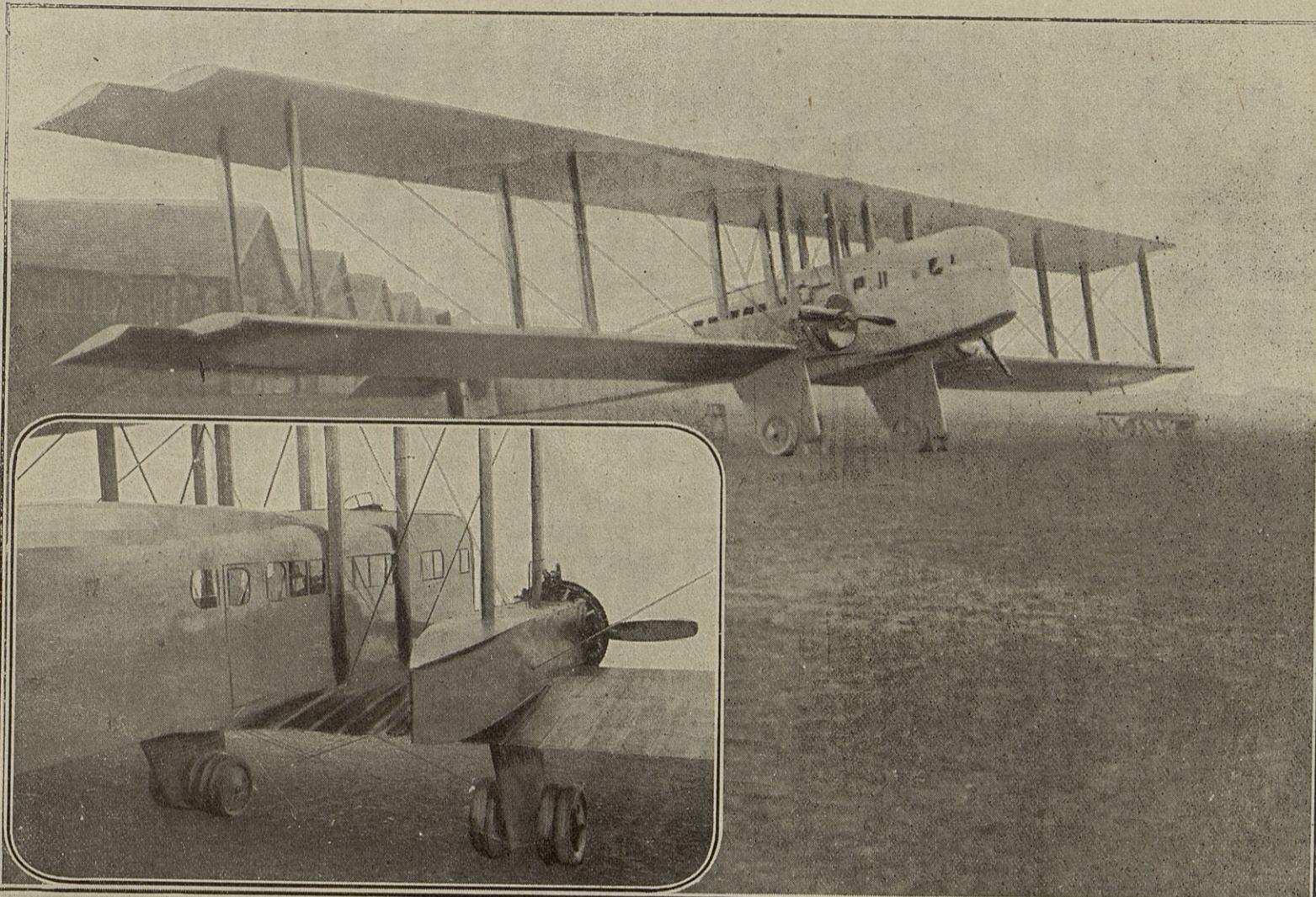
COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28×36 reliés toile
titre et impression blancs

- TOME I.. Août 1914 à Mai 1915
- TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915
- TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916
- TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916
- TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917
- TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.
FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE"
6, boulevard Poissonnière, Paris.



L'aviation est entrée dans la phase de l'utilisation pratique et peut désormais être comptée comme moyen de transport. La démonstration vient d'en être complétée par les voyages Paris-Londres et retour le 8 février par le « Goliath » photographié en haut de la page, et Paris-Bruxelles le 10 février par le « Caudron C-23 », vu en bas de la page.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 226 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 12 et intitulé : « Les troupes françaises à travers la Bulgarie. »
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LE RETOUR A LA VIE CIVILE



ADMIRATION.

— T'étais dans l'aviation... : manœuvre, mécanicien, pilote ?...
 — Non, j'tenais la cantine.
 — Ah ! Ah ! Ah ! Ah !



LE NATUREL.

Les shrapnells... les grenades..., l'assaut..., on a pris l'drapeau... ; c'est trois sous, les navets !